Document généré le 10 juin 2025 18:25

CV Photo

MAGAZINE CIEL VARIABLE
ART PHOTO MÉDIAS CULTURE

Éditorial
Ne pas faire de vagues!
Editorial
Don't make any waves!

Robert Legendre

Numéro 26, printemps 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21780ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1196-9261 (imprimé)
1923-8223 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Legendre, R. (1994). Éditorial : ne pas faire de vagues! / Editorial: Don't make any waves! *CV Photo*, (26), 6–7.

Tous droits réservés © Les Productions Ciel variable, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Éditorial

Cher Jacques,
Cher Luc,

Ne pas faire de vagues !

...Marcel Blouin traitait, dans l'éditorial du numéro 25 de *CVphoto*, de l'absence de discernement (j'ajouterais du manque d'ouverture et de culture) de certains journalistes, critiques, essayistes et penseurs, dans l'analyse qu'ils font de l'art, en général, et de celui qu'il est convenu d'appeler contemporain, en particulier. C'est là qu'on constate l'obstination bien pensante dont ils font preuve, à vouloir démontrer l'absence de pragmatisme chez les artistes, spécifiquement dans leur démarche et dans les œuvres qu'ils créent : l'inconnu fait peur. Mais surtout ne faisons pas de vagues !

Vagues, vaguelettes. Dieu merci ! dans tous les cas, c'est du brassage d'eau quand même ! Ces critiques « artistiquo-sociaux », gens de lettres et de paroles, faut-il le souligner, s'appliquent depuis toujours, et avec ferveur, à un clivage systématique des têtes qui pourraient dépasser du troupeau. Pour cause de bon goût, sans doute, et pour produire de la copie tout de même. Bonne pâte le troupeau. Cela permet de poser des gestes d'apparence énergique, auréolés d'un panache certain (pourtant facile) en ne prenant aucun risque afin d'éviter les contrecoups fâcheux.

La paix sociale oblige un choix judicieux des sujets à traiter en période creuse.

Bien carrés dans leurs fauteuils, sur un ordinateur portatif (haut de gamme) et dans la tiédeur d'un condo rénové, ils nous servent, de nouveau, ce bon vieux discours du payeur de taxes instruit, informé, qui a beaucoup voyagé ; celui qui sait et qui s'inquiète, de manière cyclique, de la façon dont nos dévoués et respectables dirigeants dilapident les taxes.

La bonne conscience oblige à un choix méticuleux de ses proies.

Le résultat de ces discours obtus meuble notre quotidien. Il n'y a qu'à se promener dans les rues de nos villes pour en saisir l'ampleur et la grisaille. Ou mieux encore se taper quelques soirées devant le petit écran, toutes chaînes confondues. On peut nous servir des chiffres et de savants calculs comme explications à tout raté.

Ne pas déranger la quiétude de l'honnête citoyen.

Lui causer de choses et d'autres. À la rigueur, peut-être pourrait-on protester contre certains abuseurs sociaux. Cela occupe et fait écran à des choses nettement moins plaisantes à voir et à entendre. Mais surtout, ne pas avoir trop d'idées. Saurait-on quoi en faire ? D'où cette volonté de tout vouloir ramener à un niveau primaire sous prétexte de démocratie, d'accessibilité, de divertissement et de taxes. Le qualité du décor de nos vies est directement proportionnelle au poids économique et social (donc politique) de cette complaisance comme de cette lâcheté.

Ne pas faire de vagues !

Une œuvre d'art, depuis longtemps, est le produit d'un seul créateur (en général). L'individualisme de l'artiste, son intelligence des choses (et de lui-même), sa culture, sa formation et l'exclusivité du concept qu'il applique à son œuvre expliquent que celle-ci soit unique, dans une certaine mesure, et qu'elle soit difficilement dissociable de son auteur. C'est pour cela que les artistes sont comme ils sont. Ils font des vagues. C'est dans leur nature.

Devant l'œuvre d'art, le regardeur-spectateur-subissant doit faire un effort. C'est comme ça. L'artiste, lui, crée. C'est le principe élémentaire de toute communication.

Rien n'est simple !
Rien n'est facile !
Rien n'est gratuit !

Ce point de vue démocratique que certains de nos « pensants » défendent et qui veut que l'art soit l'apothéose du beau, accessible à tous et mesurable à l'habilité de l'artiste à reproduire correctement la réalité, réflète une vision nettement passéiste et erronée de ce qu'ont toujours été l'art, les artistes et leurs œuvres. C'est aussi nier toute forme d'évolution humaine sur les plans de la culture, de la pensée et même de la technologie. Le Grec ou le Romain moyen (ce sont les références occidentales en art) « comprenait »-il quelque chose à la Victoire de Samothrace, au Discobole ou à la Vénus de Milo qui sont, avouons-le, des valeurs sûres ? Au fait, qu'est-ce qu'il y a à comprendre dans ces œuvres ? À part à quelques culturistes, à qui peut-on comparer ces corps ?

Ne pas faire de vagues !

Tout cela est bien beau, mais le propos de Jacques Dufresne et les compilations de chiffres de Luc Chartrand[1], sous des apparences populistes, démocratiques, auréolées d'une prétention à la saine gestion des fonds publics, le discours, dis-je, est purement élitiste. Pour que sa démonstration soit complète, Chartrand aurait dû comparer les revenus des artistes cités dans son propos et le « rendement-compréhension par la masse » de leurs œuvres avec ceux des députés et des fonctionnaires. Exposer le revenu comparatif moyen d'un artiste, d'un député et d'un fonctionnaire aurait été aussi très intéressant pour l'élite et réellement édifiant pour la masse.

Dufresne, quant à lui, nie 35 années de changements profonds dans une société qui a réussi à émerger d'un passé scénarisé depuis toujours par ses élites. C'est refuser à cette société le droit de regarder (évaluer) le travail qu'elle a effectué sur elle-même et sur ses citoyens. C'est refuser à cette société le droit au changement, à l'évolution et à la différence.

Il y a 35 ans, il n'y avait pas foule dans nos musées ni dans nos théâtres. Les Salons du livre étaient inexistants et les auteurs québécois et canadiens en librairie d'une rareté navrante.

Il y a 35 ans, il n'y avait pas beaucoup de choix pour la majorité des citoyens. Les critiques « artistiquo-sociaux », gens de lettres et de paroles, auraient avantage à potasser les *Combats d'un révolutionnaire tranquille,* propos et confidences[2] de Paul Gérin-Lajoie. Cela donne de la perspective à un propos. De grâce, sus aux discours passéistes ! Nous, humains, n'avons pas atteint la perfection et ne l'atteindrons peut-être jamais. Dieu merci ! c'est ce qui rend la vie vivable ! C'est pour cela qu'en Afrique, il y a quatre ou cinq millions d'années, nous sommes descendus des arbres.

Idem pour la photographie.

Idem pour bien d'autres choses.

Et c'est normal...

Robert Legendre
Montréal, le 14 février 1994

1. *L'Actualité*, 15 octobre 1993. 2. GÉRIN-LAJOIE, Paul. *Combats d'un révolutionnaire tranquille,* propos et confidences, Centre Éducatif et Culturel inc., 1989.

Don't make any waves!

Dear Jacques,
Dear Luc,

In *CV Photo*'s recent editorial (No.26), Marcel Blouin discussed the lack of perceptiveness (and lack of open-mindedness and of culture, I might add) of certain journalists, critics, essayists and thinkers in the analyses they make of art — in general, and that which has come to be called contemporary art, in particular. It is regarding this latter that we observe these people exhibiting a righteous obsession to demonstrate that the artists lack pragmatism, specifically, in their thought processes and in the works they create: there is a fear of the unknown.

But be careful not to make any waves!

Waves, ripples. Thank God! — at any rate, this is still full of it! These "socio-artistic" critics — people of letters and words, it must be pointed out — have, for time in memoriam, devoted themselves (and fervently!) to the systematic bludgeoning of any who might stand out from the crowd. In the name of good taste, of course (and to come up with copy, too).

You fellows are truly of admirable mettle. Such a stance permits you — without any risk to yourselves — to go crusading in all flamboyancy, wearing a halo of indisputable gallantry (this takes no great effort!) that is sure to preclude any bothersome backlash.

During slack times (when very little is happening that is newsworthy), the issues to be tackled must be carefully chosen if we are to maintain even briefly these rare oases of social harmony.

Comfortably installed in their armchairs, with a portable lap-top computer (top-of-the-line) in the balminess of a renovated condo, they dish us out, once again, that much-needed tutelage by a well-traveled, savvy and informed taxpayer — from One Who Knows and who becomes disquieted, every now and again, by the fashion in which our devoted and respectable leaders are squandering our tax money.

Good conscience dictates that we choose our targets prudently.

The results of these obtuse discourses are to be found everywhere in daily life. One has only to go for a walk through the streets of our cities to fully appreciate the sheer size and dullness of them; or better yet, spend a couple of evenings in front of a TV, channel unimportant. Figures and clever calculations can be used to "prove" anything.

Don't upset the peace of mind of honest citizens.

Talk to people about just any old thing. Why not rail against certain "social abusers"? This serves as a fine distraction and shields the populace from things distinctly less pleasant to see and hear — but most importantly, from having too many ideas. Would people know what to do with them? Whence this desire to reduce everything to a simple-minded level on the pretext of democracy, accessibility, entertainment and taxes. The quality of the décor of our lives is directly proportional to the economic and social (and therefore political) weight of this connivance as well as this cowardliness.

But don't make any waves!

A work of art has, for a long time, been the product — in general — of a single creator. The artist's individualism, comprehension of things (including him — or herself), culture, training and dominion over the concept that is the motive force driving the creation assures that the work is to a certain extent unique and would be difficult to dissociate from its author. This is why artists are like they are. They make waves. It is in their nature.

In the face of the work, the onlooker/spectator/acolyte must make an effort. That is the way of it. The artist — for his or her part — creates. This is the basic principle of all communication.

Nothing is simple!

Nothing is easy!

Ought comes but through effort!

This democratic point of view (which certain of our "thinkers" are defending) that would have art be the apotheosis of all that is beautiful, be accessible to all and be measurable in terms of the artist's ability to "correctly reproduce reality", reflects a clearly backward - looking and erroneous vision of what art, artists and their works have always been. It also denies any form of human evolution on the level of culture, thought and even technology. Did the average Greek or Roman (these are the traditional Western references for art) "understand" something in the Victory of Samothrace, in the Discobolus or in the Venus de Milo (works that are, we must admit, sure bets)? Really, what is there to *understand* in these works? Aside from a few bodybuilders, with what "real people" can we identify these bodies?

Don't make any waves!

All of this is well and fine, but Jacques Dufresne's remarks and the figures put together by Luc Chartrand[1] — ostensibly presented in a Populist and democratic spirit, glorified by a pretension to sound management of public funds — is, say I, purely elitist. To provide a truly complete demonstration, Chartrand should have compared both the incomes of the artists cited in his discussion and the "understanding - return for the masses" of what they produce with the corresponding statistics for MPs and civil servants. To have stated the comparative average incomes of an artist, an MP and a civil servant would also have been very interesting for the elite — and truly enlightening for the masses.

Dufresne is repudiating thirty-five years of profound changes in a society that has succeeded in emerging from a past that has always been determined by its elite. His position forbids this society the right to look at (evaluate) the work it has done on itself and on its citizens. It forbids this society the right to change, to evolution and to a distinct character.

Thirty-five years ago, there were no crowds in our museums or our theatres. Book shows were inexistent and Quebec and Canadian authors on the bookshelves a distressing rarity.

Thirty-five years ago, there wasn't a lot of choice for the majority of citizens. It would behoove today's "socio-artistic" critics, people of letters and of words, to bone up on *Combats d'un révolutionnaire tranquille, propos et confidences*[2] de Paul Gérin-Lajoie. This gives perspective to a theory. For God's sake, down with backward-looking discourse! We humans have not attained perfection and perhaps never will attain it. Thank God! This is what makes life tolerable! This is why, four or five million years ago in Africa, we came down out of the trees.

Ditto for photography.

Ditto for a great many other things.

And this is natural…

Robert Legendre
Montreal, February 14, 1994

1. *L'Actualité*, October 15, 1993 2. Paul Gérin-Lajoie, *Combats d'un révolutionnaire tranquille, propos et confidences* (Quebec: Centre Éducatif et Culturel inc., 1989)